

CHARLES DE VILLERS (1765 – 1815)
UN MOSELLAN INTRODUCTEUR DE LA PHILOSOPHIE
DE KANT EN FRANCE

par M. Philippe HOCH, président de l'Académie

Il y a deux cents ans, à Königsberg, cité de l'ancienne Prusse orientale, devenue la ville russe de Kaliningrad à la fin de la Seconde Guerre mondiale, disparaissait un penseur dont le nom incarne par excellence la philosophie moderne en Occident. Emmanuel Kant s'est éteint le 12 février 1804, vers 11 heures, dans sa demeure située au pied du château de Königsberg. « Cela est bien », *es ist gut*, auraient été ses dernières paroles. Le bicentenaire de la mort de l'auteur de la *Critique de la raison pure* a donné lieu à de nombreuses manifestations (congrès internationaux, colloques, journées d'étude, conférences, expositions, publications...), non seulement à Kaliningrad, dans toute l'Allemagne, mais aussi dans le monde entier, de Pékin à Uppsala, de Lille ou Dijon à Auckland...

Il ne s'agit certes pas, présentement, de sacrifier tardivement à la tradition académique ancienne, et encore très vive outre-Rhin, de la leçon portant sur quelque point de la philosophie kantienne, la *Kantlesung*, ni même à celle du discours prononcé au sujet de Kant, la *Kantrede*, pour ne rien dire du livre sur Kant, *Kantbuch*, étape pour ainsi dire obligée dans toute carrière universitaire de professeur de philosophie. L'occasion méritait cependant d'être saisie de rappeler que le kantisme fut introduit en France, de façon très précoce, bien avant la disparition du philosophe, par quelques auteurs, inégalement informés du reste, au premier rang desquels figure un Mosellan, Charles de Villers. Il consacra au criticisme de nombreux écrits, ne mesurant point ses efforts pour convaincre ses compatriotes de l'importance du système kantien, comparé à l'inanité qui, à ses yeux, caractérisait la philosophie française de son temps. Son principal ouvrage, *La Philosophie de Kant*, parut à Metz, chez Collignon, en 1801.

Dans une remarque non dépourvue de quelque pointe d'acribité, Heinrich Heine soulignait la difficulté de narrer l'histoire de la vie de Kant, car, disait-il, le philosophe « n'avait eu ni vie, ni histoire »... Par bonheur pour nous, l'existence de Charles de Villers fut en revanche mouvementée et nous consacrerons à son évocation la première partie de cette communication. La vie et l'œuvre de Villers furent vouées au noble dessein de faire connaître en France la richesse de la culture allemande, à lutter contre les

préjugés qui obscurcissaient les esprits. Il nous faudra évoquer quelques aspects de la contribution de notre Mosellan à la réhabilitation de l'Allemagne savante. Dans ce rôle de « passeur », de médiateur aussi bienveillant qu'éclairé, Villers précéda Madame de Staël. Nous rappellerons que les deux écrivains, l'un et l'autre germanophiles, se rencontrèrent à Metz. Enfin, la contribution de Charles de Villers à la diffusion du kantisme dans les cercles intellectuels de notre pays devra être mise en évidence.

Un sentiment d'appartenance à la Lorraine

L'un de ses premiers biographes, Émile Bégin, dépeint Charles de Villers sous les traits d'un écrivain au « génie vaste et profond, placé entre deux époques littéraires séparées par les désordres d'une sanglante révolution, comme pour servir de transition de l'une à l'autre (1) ». Il naquit (2) le 7 novembre 1765 dans une localité, Boulay, dont la situation, entre Metz et Sarrebruck, paraît elle-même symbolique de la vocation éminemment biculturelle de notre auteur. Villers revendiquait implicitement un enracinement en terre lorraine, plutôt qu'une appartenance à la nation française. « Je suis né, écrivit-il, quelques mois avant la fin du règne de notre dernier duc Stanislas, après lequel nous fûmes définitivement réunis [à la France] (3) ».

Sa famille, longtemps ignorée mais désormais bien connue grâce aux recherches de Henri Tribut de Morembert, subsistait en Allemagne il y a quatre décennies encore. Le père de Charles de Villers, Nicolas-Dominique-Charles, né en 1738, fut successivement conseiller du roi, receveur particulier des finances, administrateur du directoire du district de Boulay, procureur impérial et enfin juge au tribunal de première instance de Sarreguemines, où il mourut en 1808. Sa mère, Catherine Hugonin de Launaguet, native de Toul, était issue d'une famille languedocienne.

Charles fut l'aîné de onze enfants (4). Sa première formation, Charles de Villers la reçut au collège des bénédictins de Metz, avant d'embrasser la carrière des armes savantes. Passons sur les différentes étapes que franchit

-
1. BÉGIN (Émile), *Biographie de la Moselle*, Metz, 1832, t. IV, p. 410.
 2. Plusieurs dates erronées ont été indiquées (en particulier celle du 28 juillet 1764). Cf., sur ces questions, TRIBUT [DE MOREMBERT] (Henri), « Charles-François-Dominique de Villers : renseignements nouveaux sur sa naissance et sa carrière militaire », extrait de la *Revue historique lorraine*, Nancy : Société d'impressions typographiques, 1936, p. 3-11. L'ancien archiviste de la Ville de Metz a retrouvé l'acte de naissance de Villers.
 3. BALDENNE (Fernand), « Un précurseur lorrain de Madame de Staël, Charles de Villers », dans : *Le Pays lorrain*, Nancy, n° 11, novembre 1909, p. 642.
 4. TRIBUT DE MOREMBERT (Henri), « Le littérateur Charles-François-Dominique de Villers et sa famille », dans : *Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie de la Lorraine*, Metz, t. XXV (1965), 1966, p. 3-7.

le jeune officier, pour ne retenir que quelques points de repère. Incorporé dans le régiment d'artillerie de Metz, il fut basé, en 1783, à Strasbourg; séjour à la faveur duquel se produisirent ses premiers contacts avec l'Allemagne. L'acquisition des rudiments de la langue de Goethe – et ce ne n'est point là qu'une formule, puisque Villers rendit visite à l'auteur de *Werther* – paraît également dater de cette période. Mais ses loisirs, à cette époque, ne sont pas encore tournés vers les lettres germaniques.

Les premières expériences : salons et magnétisme

Il paraît alors plus mondain qu'érudit, goûtant les plaisirs qu'offrent les salons, où il brille, remarqué par « sa tournure élégante, sa conversation spirituelle et enjouée (5) ». L'artilleur fait montre de ses talents d'acteur, joue Molière; sa prédilection va aux rôles de jeune premier. De sa plume sortent chansons et madrigaux, ainsi que des contes « lestes ».

Sur le plan des idées, les expériences de Mesmer piquent sa curiosité au vif et le magnétisme l'attire, si je puis dire. Villers finit même par intégrer une société, « L'Harmonie », dont les membres étaient versés dans ces questions, et composer d'abord un *Manuel du magnétiseur*, resté à l'état de manuscrit, puis une sorte de roman, *Le Magnétiseur amoureux*, publié en 1787, où l'intrigue était surtout destinée à enrober des exposés théoriques qui, isolés, eussent paru par trop rébarbatifs.

L'animateur de ce cercle d'adeptes des théories de Mesmer, le marquis de Puységur, exerça sur Charles de Villers une influence heureuse, l'incitant à renoncer aux pièces galantes qu'il couchait sur le papier au profit de morceaux de littérature d'une autre élévation. Il manifesta dès lors « une ardeur nouvelle pour l'étude », lisant assidûment les classiques latins, apprenant non seulement le grec, mais aussi l'hébreu (6). Les poésies libertines font place à une tragédie française, *Les Frères rivaux*, et une tragédie grecque, Ajax, ainsi qu'à une comédie, *Isulte et Lénoncourt*, qui se déroule à Boulay au xv^e siècle, pour citer quelques-uns de ces essais demeurés à l'état de manuscrits. Notons simplement que ces loisirs d'un jeune officier attestent la vitalité qui était encore celle des études classiques, symbole d'une certaine forme d'humanisme.

5. WITTMER (Louis), *Charles de Villers (1765 – 1815), un intermédiaire entre la France et l'Allemagne et un précurseur de Mme de Staël*, Genève: Georg; Paris: Hachette, 1908, p. 2 (Étude de littérature comparée).

6. WITTMER (Louis), *op. cit.*, p. 7.

Une espérance vite déçue

Lorsque la Révolution éclata, Charles de Villers applaudit, considérant que les événements de 1789 auguraient d'une ère de progrès et de justice. Il ne tarda point, cependant, à dénoncer les excès nombreux qui caractérisèrent cette période, rendant publics différents écrits satiriques. Il fit paraître, en particulier, son essai *De la liberté* (Metz et Paris, 1791), où il érigeait en modèle la démocratie antique. L'espoir qu'il nourrit d'exercer par ce livre une influence suffisamment forte pour que le cours des événements pût s'en trouver modifié n'était évidemment pas exempt de quelque candeur. Méprisant la violence et appelant à la modération, il devint « suspect » aux yeux des « exaltés » et fit l'objet, dès lors, de persécutions suffisamment graves pour qu'il prît, l'année suivante, le chemin de l'exil. Villers émigra donc, rejoignant l'armée de Condé à Bingen ; revint quelque temps à Boulay, où il séjourna caché dans la crainte d'une dénonciation ; « mais la vie n'étant plus supportable, il repassa la frontière en novembre (7) » 1792.

C'est en Allemagne, désormais, qu'il allait séjourner presque sans discontinuer, trouvant dans ce pays, qu'il considéra comme sa seconde patrie, non seulement la paix, mais aussi les conditions propices, à la fois matérielles et morales, nécessaires à l'élaboration d'une œuvre ample. Cette dernière allait permettre à notre Mosellan de s'acquitter, en quelque façon, d'une dette envers une terre d'accueil qui, rappelons-le, avait, plus d'un siècle auparavant, déjà reçu des dizaines de milliers de huguenots, partis de France et au premier chef de Metz au lendemain de la Révocation de l'Édit de Nantes.

Étudiant à l'université de Göttingen

Ayant quitté clandestinement la cité qui l'avait vu naître et laissé sa famille, Villers parcourut la Westphalie ; il effectua en 1794 un premier passage à Göttingen, où il séjourna à nouveau, plus longuement, en 1796. En dépit de son âge relativement avancé – trente et un ans – il s'inscrivit à l'université de cette ville, dont le prestige était alors fort grand. « Qui voulait pénétrer l'esprit et l'originalité des savants allemands, souligne Louis Wittmer (8), eût difficilement trouvé un centre d'observation plus propice ». L'étudiant, peu ordinaire, considéré comme un pair par les sommités du lieu, se familiarise avec la doctrine de Kant ; la troisième critique, la *Critique du jugement* (1790) était sortie des presses depuis six ans et le *Projet de paix perpétuelle*, texte par lequel la philosophie de Kant fut

7. TRIBOUT DE MOREMBERT (Henri), « Le littérateur Charles-François-Dominique de Villers... », p. 56.

8. WITTMER (Louis), *op. cit.*, p. 14.

CHARLES DE VILLERS (1765-1815)

d'abord connue en France, datait de l'année antérieure. Bien qu'ancien élève – assez peu fervent toutefois – des bénédictins de Metz, Villers s'intéresse aussi à la doctrine de Luther, à laquelle il consacra l'un de ses livres les plus importants. La poésie, enfin, retient son attention : Goethe, Schiller, Klopstock et, assez curieusement, Jean-Paul Richter. « Quand je commençai à pénétrer dans le sanctuaire des muses teutoniques, je fus frappé d'étonnement de tout ce qui s'offrait à ma vue », déclara-t-il plus tard.

Au nombre des maîtres réputés qui faisaient la gloire de l'université, figurait alors l'historien Schlötzer, dont Villers gagna bientôt l'amitié. Des liens se nouèrent aussi entre l'étudiant expatrié et la fille du maître, Dorothée, qui en épousant un sénateur, deviendra bientôt Madame de Rodde, nom sous lequel nous la retrouverons un peu plus tard. Les premiers essais de Villers consacrés à la culture allemande parurent dans les *Lettres westphaliennes*, périodique publié à Berlin en langue française – laquelle était, rappelons-le, celle d'une grande partie de la population du fait de la présence des huguenots et du rôle qu'ils jouaient dans les domaines les plus variés de la société, de l'administration à l'armée, en passant par l'orfèvrerie. Contentons-nous, pour l'heure, de relever que la plus importante des contributions qu'il offrit à cette feuille portait déjà sur Kant.

Rédacteur en chef du *Spectateur du Nord*

En 1796, à Lübeck, Villers rejoignit Dorothée, qui s'était alors mariée. Non loin de là, à Hambourg, un Français venait de fonder un journal, francophone encore, *Le Spectateur du Nord*, auquel notre auteur allait apporter de nombreuses et importantes contributions, remplissant même les fonctions de rédacteur en chef. Créé dans une cité qui passait alors pour le « Paris du Nord », ce mensuel diffusé auprès des émigrés touchait aussi une frange de l'élite demeurée en France. Villers y vit dès lors le support tout désigné pour informer ses compatriotes des réalités allemandes. Kant, il va sans dire, fut inscrit à son programme éditorial.

C'est précisément pour se consacrer plus avant au criticisme kantien que le rédacteur en chef du *Spectateur du Nord* abandonna cette dernière charge. Il entreprit alors avec ardeur la rédaction de son livre, *La Philosophie de Kant*, publié à Metz chez son ami Collignon, qui était l'un de ses fidèles appuis (9). Ce travail l'occupa deux années et, à son terme, il

9. BALDENNE (Fernand), *art. cité*, p. 648 : « Un des plus solides amis messins de Villers fut l'imprimeur Collignon. Il entre franchement dans les vues de l'émigré, et comprend mieux que personne, semble-t-il, l'effort de médiation intellectuelle et de régénération philosophique auquel il s'est voué. Il s'est offert à imprimer le journal du voyage en Allemagne de M^{me} de Staël, première forme projetée d'un livre retentissant [...] ».

CHARLES DE VILLERS (1765-1815)

entreprit un voyage à Paris, de mai à octobre 1801. On le revit aussi à Metz, où il retourna en 1803 encore, accompagné de Madame de Rodde, pour un séjour sur lequel nous reviendrons dans un moment. Ses travaux portaient alors également sur Luther et la Réforme, en réponse à une question posée par l'Institut de France : « Quelle a été l'influence de la Réformation de Luther sur la situation des différents États de l'Europe et sur le progrès des Lumières ? » Son travail fut du reste couronné en 1805.

Les exactions de Lubeck

Lorsque Villers retrouva l'Allemagne, dont il s'était éloigné depuis de longs mois, il pâtit aussi d'un contexte politique et militaire qui n'était plus guère propice aux travaux de l'esprit. La ville de Lubeck, où il se trouvait, fut prise d'assaut par les troupes françaises en novembre 1806 et la soldatesque s'y livra aux exactions hélas coutumières à de tels faits d'armes. Le maréchal de Bernadotte fit de Villers son secrétaire, lequel œuvra, notamment par l'instauration d'une commission militaire, afin de dissuader les pilleurs. Par l'attitude et l'action de Villers, dit Bégin, le maréchal put « empêcher beaucoup d'actes de barbarie et sauver beaucoup de vies (10) ». Les déplorables événements de Lubeck et la perte d'indépendance des villes hanséatiques où il avait trouvé un accueil qu'il ne parvenait pas à oublier, lui inspirèrent une *Lettre à Madame Fanny de Beauharnais*, la tante de l'impératrice. Cet écrit en forme de missive, loin d'apitoyer Napoléon, lui valut de solides inimitiés et des tracas de la part des autorités françaises d'abord, puis paradoxalement de ceux-là mêmes qu'il avait défendus. On le destitua même un temps du poste de professeur de littérature à l'université de Göttingen, où il avait été nommé. La santé de Villers, dès lors, s'altéra définitivement. Il mourut le 26 février 1815. Selon la formule de Jean-Luc Moresi, Charles de Villers s'était en somme montré « trop allemand en France et trop français en Allemagne (11) ».

Portrait de Villers en Janus bifrons

À la fin du XVIII^e siècle et dans les premières années du XIX^e, les réalités germaniques demeuraient très généralement ignorées, y compris de la part d'une élite qui, quelques décennies plus tard, en particulier dans le domaine de la philologie classique et des sciences historiques, aura à cœur, par des séjours prolongés, de se mettre « à l'heure allemande ». L'un des tout premiers, Charles de Villers employa son énergie et son talent à exposer la

10. BÉGIN (Émile), *Biographie de la Moselle*, p. 424.

11. MORESI (Jean-Luc), « Les œuvres de Charles de Villers imprimées à Metz », dans : *Cahiers Élie Fleur*, Metz, n° 5, 1992, p. 96.

CHARLES DE VILLERS (1765-1815)

culture d'outre-Rhin à ses compatriotes. Dès lors que le destin – entendez, moins sa naissance dans une région frontalière que les circonstances politiques qui le contraignirent à l'exil – lui avait fait adopter une nouvelle patrie, son devoir moral et celui de tous les émigrés, pensait-il, consistait à combattre les préjugés, abattre les murs d'ignorance et d'incompréhension qui séparaient les peuples – en somme, un véritable « apostolat (12) ». Goethe voyait en lui un *Janus bifrons*, médiateur intellectuel entre les deux pays (13).

Notre ambassadeur de bonne volonté, comme on pourrait l'appeler, écrivit ainsi, dès 1798, un opuscule intitulé *Idées sur la destination des hommes de lettres sortis de France et qui séjournent en Allemagne*. La situation des émigrés, dit Villers, est une marque de « la providence secrète qui veille au perfectionnement de notre espèce » et qui assigne ainsi aux Français installés dans les États germaniques « de servir de moyen de communication entre deux peuples ». Dès lors, il s'agit pour eux de s'approprier l'esprit d'une culture a priori étrangère, afin de le diffuser au mieux. Il importe de mettre en évidence chez les auteurs allemands « ce qu'ils ont de bon et qui manque à notre littérature ; qu'une critique saine fasse un choix et envoyons à notre patrie ces précieux matériaux que nous aurons disposés pour elle (14) ! » Il donne volontiers en exemple Klopstock, « l'Homère allemand » ou « le génial Kant ». De façon générale, par-delà les figures de proue qui se détachent, « nous sommes à l'âge d'or des lettres allemandes, des génies de premier ordre y fleurissent » ; l'Allemagne n'a rien d'une « terre barbare » !

Par-delà ces positions de principe, et sans pouvoir donner une idée, même superficielle, de la diversité des questions et des auteurs que Villers s'employa à présenter au public français, deux exemples méritent d'être rappelés : le premier concerne la langue allemande, comparée au français ; le second se rapporte à la littérature.

« La langue la plus savante de l'Europe... »

Engagé dans l'effort de restituer, pour le public lettré français, les œuvres de l'esprit nées sur le sol tudesque, lesquelles passaient souvent pour obscures, y compris parmi les Allemands eux-mêmes, Villers se trouva naturellement poussé à examiner la nature de chacune des deux langues qu'il employait et à en brosser un tableau contrasté. Il publia dans *Le Spectateur du Nord* un article intitulé « Considérations sur la préémi-

12. BALDENNE (Fernand), *art. cité*, p. 644.

13. BALDENNE (Fernand), *art. cité*, p. 642.

14. Cité par WITTMER (Louis), *op. cit.*, p. 31-32.

CHARLES DE VILLERS (1765-1815)

nence des deux langues allemande et française ». Sa contribution dépasse, et de loin, la question classique de la « prééminence » d'un idiome sur l'autre et débouche sur un éloge de l'allemand. « La prééminence de fait, écrit Villers, c'est-à-dire l'universalité, appartient sans conteste au français (15). » Voilà qui n'est en vérité guère surprenant, s'il est vrai que, selon la formule de Marc Fumaroli, « l'Europe parlait français ». Pensons seulement aux échanges de Voltaire et de Frédéric le Grand ou à la correspondance de Diderot et de Catherine II la Grande.

Toutefois, la diffusion d'une langue ne constitue pas, aux yeux de Villers, un critère suffisant pour juger de ses qualités intrinsèques et de sa valeur en quelque sorte absolue. Il convient en effet de prendre également en considération d'autres éléments tels que la grammaire, la syntaxe, le système radical ou encore l'euphonie. La comparaison, en définitive, tourne à l'avantage de l'allemand, que notre auteur range parmi les « langues mères », telles que le grec, statut auquel le français ne saurait prétendre puisqu'il dérive du latin. Villers souligne, dans un autre texte, que « l'allemand est aujourd'hui la langue la plus savante de l'Europe et qu'elle [...] récompensera avec usure de ses épines grammaticales (16) » quiconque entreprendra de l'étudier. Bref, clame Villers, « apprenez l'allemand » ! Cet appel, on le sait, n'a rien perdu de son actualité.

La situation des lettres allemandes

Charles de Villers n'avait pas seulement entrepris de comparer les deux langues qui étaient les siennes, mais aussi les littératures auxquelles ces idiomes avaient donné naissance. Notre Mosellan décrit l'Allemagne comme une sorte de *terra incognita*, ce qu'elle était sans doute et reste parfois encore :

« L'Allemagne forme un monde à part au milieu de l'Europe moderne ; un corps qui a son organisation intérieure, son organisme, ses lois, son activité propre. Rien ne lui est étranger de ce qui se passe chez les autres nations sous le rapport des sciences et des arts, tandis que lui-même leur est totalement étranger. Les richesses s'accumulent dans son sein sans que ses différents voisins s'en aperçoivent ; et ici plusieurs mines des connaissances humaines sont exploitées, épuisées même, que là on en est encore à errer sur la superficie (17). »

15. Cité par WITTMER (Louis), *op. cit.*, p. 61.

16. Cité par WITTMER (Louis), *op. cit.*, p. 174.

17. Cité par WITTMER (Louis), *op. cit.*, p. 47.

CHARLES DE VILLERS (1765-1815)

L'originalité de la littérature allemande tient aussi à l'organisation du pays, qui ignore la prééminence presque absolue d'une capitale comme Paris, mais où de vives lumières surgissent de multiples foyers. Ne redoutant point de « porter ses pénates dans une très petite ville ou au milieu des champs », un écrivain allemand sera aussi, par là-même, proche de la nature et spécialement des profondes forêts qui hantent l'imaginaire germanique ; « il s'abandonne plus librement à l'inspiration de la nature ». Les auteurs d'outre-Rhin reconnaissent aussi la « perfection » dans « le beau absolu », « l'idée pure du beau ». Enfin, l'érudition et le sérieux caractérisent leurs travaux ; qualités qui reposent sur un système d'enseignement couronné par des universités réputées, méritant, si l'on peut dire, de faire école. De même, le développement du commerce du livre, avec des foires comme celle de Leipzig, ainsi que la qualité des bibliothèques, ne sont pas étrangers à la situation florissante des lettres dans un pays où « le public des deux sexes a la fureur de lire (18) ».

Dans cette démarche, qui est à beaucoup d'égards celle des comparatistes d'hier et d'aujourd'hui, Charles de Villers apparaît bien sûr comme un précurseur de Madame de Staël. Il fut aussi, s'agissant des réalités allemandes, l'un des précepteurs ou initiateurs de la fille de Necker, avec Benjamin Constant, mais aussi Humboldt, qui entreprit dès 1799 de lui enseigner l'allemand. L'apprentissage de cette langue fut, pour elle aussi, une révélation : « Lorsque j'ai commencé l'étude de l'allemand, il m'a semblé que j'entrais dans une sphère nouvelle où se manifestaient les lumières les plus frappantes sur tout ce que je sentais auparavant d'une manière confuse (19) ». C'est Jacobi qui mit en relation Madame de Staël avec Villers. Écrivant à ce dernier, l'auteur de *Delphine* déclarait partager ses convictions : « Je crois avec vous que l'esprit humain qui semble voyager d'un pays à l'autre est en ce moment en Allemagne. J'étudie l'allemand avec soin, sûre que c'est là seulement que je trouverai des pensées nouvelles et des sentiments profonds (20) ».

Il n'y a pas lieu ici d'étudier les relations entre les deux personnages, l'un et l'autre « passeurs » dévoués à la cause de la culture germanique. Cependant, on nous permettra de rappeler devant un parterre messin dans quelles circonstances Germaine de Staël et Charles de Villers se rencontrèrent pour la première fois, à Metz précisément. Pressée par le Premier Consul de quitter le sol national, la fille de Necker fit route non vers la Suisse ou l'Italie, « mais vers l'Allemagne des cours princières et des

18. Cité par WITTMER (Louis), *op. cit.*, p. 50.

19. STAËL (Germaine de), *De l'Allemagne*, chronologie et préface par Simone Balayé, Paris : GF Flammarion, 2001, t. II, p. 68, 2^e partie, ch. XXXI.

20. Lettre de Madame de Staël à Charles de Villers, 1^{er} août 1802, citée par BALAYÉ (Simone), « Introduction », dans *De l'Allemagne*, éd. citée, t. I, p. 19.

cénacles intellectuels (21) ». C'est à Metz que lui vint l'idée de composer un traité sous forme de lettres consacré au pays voisin. La rencontre eut lieu à l'automne 1803 ; voici donc, à un an près, un autre bicentenaire...

Madame de Staël, Benjamin Constant et Charles de Villers à Metz

Le 26 octobre donc, dans la soirée, Madame de Staël, deux de ses enfants, âgés de douze et neuf ans, ainsi que Benjamin Constant faisaient halte, place de Chambre, à l'hôtellerie « À la Ville de Pont-à-Mousson ». Celle-ci n'existe plus aujourd'hui, mais l'édifice est toujours sous nos yeux (22) ; il porte le numéro 39. Plus rien n'évoque ce séjour, certes anecdotique, mais qui a tout de même trait à l'une des plus belles figures de la littérature française du XIX^e siècle (23). Les voyageurs, en provenance de Châlons-sur-Marne où ils avaient fait étape, furent accueillis par Charles de Villers (24), arrivé huit jours plus tôt. Ce dernier était accompagné de Madame Rodde, que l'auteur de *Delphine* voyait, écrivit-elle, comme « une grosse Allemande [...] dont je n'ai pas encore percé les charmes (25) »...

L'arrivée et le séjour de Madame de Staël furent marqués par plusieurs fêtes offertes en son honneur ; « mais bien des familles, rappelle Henri Tribout de Morembert, hésitaient à lui ouvrir les portes de leur salon,

21. *Ibid.*

22. Cf. BARBÉ (Jean-Julien), *À travers le vieux Metz*, Metz, 1937, p. 90-91. L'hôtellerie, située à l'angle de la rue du Pont-des-roches et de la place de Chambre, cessa d'exister vers 1816. Charles de Villers lui-même y avait ses habitudes. Dans la perspective du voyage de Madame de Staël, il lui écrivit : « Je suis descendu ici, par une vieille habitude de famille et à cause de la proximité de mon beau-frère [Paul Nicolas Stourm, président du tribunal criminel] et du spectacle, dans une vieille auberge qui a été éclipsée dans ces dernières années par une ou deux plus modernes. C'est l'Hôtel de Pont-à-Mousson. Le local n'est pas très vaste ni très beau et M^{me} de Rodde avec ses enfants occupe tout le premier étage. Cependant, cela n'a pas empêché d'y descendre Madame la Princesse de Sarrebruck, qui est partie ce matin et qui avait une suite assez considérable. J'aurai soin qu'il soit tenu quelques chambres vacantes vers l'époque où vous comptez arriver ».

23. Il est dommage que le bicentenaire du séjour de Madame de Staël à Metz n'ait pas été mis à profit pour attirer l'attention du passant sur cet épisode de la vie littéraire, par exemple par la pose d'une plaque sur la façade de l'édifice. Henri Tribout de Morembert formulait déjà une demande de cette nature il y a cinquante ans, suggérant même que l'Académie en prit l'initiative, puisqu'elle comptait « dans ses rangs Madame la Comtesse de Pange, arrière petite-fille de l'auteur de *Delphine* ».

24. Nous ne nous prononcerons pas sur la nature de leurs relations. Selon BÉGIN, *op. cit.*, p. 422, Madame de Staël « avait conçu pour [Villers] un sentiment plus tendre que celui de l'estime ou de l'admiration ».

25. Lettre de Madame de Staël à Matthieu de Montmorency, citée par WITTMER (Louis), *op. cit.*, p. 181.

certaines parce qu'elles considéraient son père comme responsable des malheurs de la Révolution, d'autres pour ne pas déplaire au maître de l'heure (26) ». Parmi les hôtes figuraient le comte de Jaubert, ancien officier, qui fut aussi le premier conservateur de la bibliothèque de la Ville, ainsi que le préfet Colchen ; ils organisèrent en hommage à l'illustre dame « des réceptions où [parut] ce que le chef-lieu de la Moselle comptait de plus distingué (27) ».

Durant les deux semaines qui s'écoulèrent jusqu'au départ de Madame de Staël et de Benjamin Constant vers Francfort, puis Weimar, les amis de Charles de Villers visitèrent les principaux monuments de la ville, en particulier la cathédrale, mais aussi la synagogue. Les discussions coururent sur Luther, le réformateur auquel Villers consacrait à cette époque tous ses efforts et ses recherches, ainsi que sur Kant. Son livre était sorti des presses messines de Collignon en 1801 et de son côté, dans un opuscule intitulé *Des réactions politiques*, Benjamin Constant avait critiqué l'impératif catégorique kantien (28) dès 1797. Initié au criticisme par son ami mosellan, l'auteur de *De l'Allemagne* mesurait bien la « révolution copernicienne » opérée par la *Critique de la raison pure* : « ... presque tout ce qui s'est fait depuis lors, en littérature comme en philosophie, vient de l'impulsion donnée par cet ouvrage (29) ».

La précoce réception du kantisme en France

C'est grâce au livre de Madame de Staël, dont les péripéties sont bien connues, mais aussi à travers celui, antérieur de dix ans, composé par Villers que s'est imposée en France une certaine connaissance de la philosophie de Kant, non exempte il est vrai de simplifications ni d'assertions erronées. Cependant, l'œuvre du maître de Königsberg était connue partiellement et de façon faussée dès le Directoire, suscitant, et pour longtemps, d'âpres disputes. On peut même dire que « la réception du kantisme en France frappe [...] par sa précocité, par l'ardeur des prosélytes, par l'ampleur de l'intérêt suscité par une œuvre dont ni la forme ni le contenu n'étaient conformes à ce que les premiers polémistes appellent l'esprit français (30) ».

26. TRIBOUT DE MOREMBERT (Henri), « Madame de Staël à Metz en 1803 », dans : *Les Cahiers lorrains*, Metz, 1961, p. 20-21.

27. BALDENNE (Fernand), *art. cité*, p. 648.

28. AVOUZI (François) et BOUREL (Dominique), *De Königsberg à Paris, la réception de Kant en France (1788-1804)*, Paris : Vrin, 1991, p. 95.

29. *De l'Allemagne*, éd. citée, t. II, p. 128.

30. AVOUZI (François) et BOUREL (Dominique), *op. cit.*, p. 9.

Kant fut d'abord connu comme penseur politique, l'intérêt se portant sur son *Projet de paix perpétuelle, Zum ewigen Frieden*, dans un contexte évidemment favorable à ce type de réflexion, dans la mesure où certains révolutionnaires aspiraient à y mettre un terme sans toutefois savoir de quelle manière procéder. Mais le Kant républicain, diffusé notamment dans l'entourage de l'abbé Grégoire (en particulier par son ami strasbourgeois Muller), fit bientôt place à un Kant critique de la tradition métaphysique (31). Les efforts d'acclimatation tendirent cependant à le rendre aussi compatible que faire se pouvait avec les doctrines alors au goût du jour, en particulier le sensualisme inspiré de Condillac et de Locke.

« Que j'aie seulement dix lecteurs... »

Cet accord, précisément, entre le kantisme et le sensualisme français paraissait, aux yeux de Charles de Villers, impossible à réaliser. Non seulement ces systèmes sont fort différents l'un de l'autre, mais en vérité ils sont opposés, incompatibles. On ne s'étonnera pas dès lors que ses positions, exposées, nous l'avons dit, dans différents articles et notices aient trouvé peu d'écho à Paris. Notre auteur ne nourrissait du reste aucune illusion à cet égard. Alors qu'il préparait son grand livre sur Kant, Villers écrivit en effet à Jacobi, en 1799 :

« J'ai sucé jusqu'ici le suc un peu âpre des fleurs philosophiques de Königsberg : il est temps que je façonne ma petite cellule hexagone, et que je tâche d'y élaborer une goutte de miel que les bouches françaises trouvent portable. J'aurai consacré à mon ouvrage bien du temps, des veilles et du travail et je ne compte sur aucun succès. Que j'aie seulement dix lecteurs, sur ces dix, trois qui me comprennent, sur ces trois, un qui fasse mieux que moi, et je suis content (32). »

Villers fut-il exaucé ? En tout cas, le livre ne remporta guère de succès. Du nombre peu élevé d'exemplaires qui subsistent aujourd'hui (33), on peut déduire que le tirage dut être assez faible ; Jean-Luc Moresi suppose même qu'il fut réalisé à compte d'auteur (34). Le livre est dédié « à

31. On ne dira rien ici des réactions que la philosophie kantienne suscita parmi les huguenots de l'Académie de Berlin, d'origine française et en particulier messine. Rappelons seulement le nom de Louis-Frédéric Ancillon (1740-1814), l'un des membres de la grande famille Ancillon, partie pour la Prusse au moment de la Révocation de l'Édit de Nantes (1685).

32. Lettre à Jacobi, 25 novembre 1799, citée par AVOUZI (François) et BOUREL (Dominique), *op. cit.*, p. 137.

33. Un exemplaire est conservé à la bibliothèque de la Ville de Metz, sous la cote Rés. TgA 95.

34. MORESI (Jean-Luc), *art. cité*, p. 97.

l'Institut national de France. Tribunal investi d'une magistrature suprême dans l'empire des sciences. Juge naturel et en premier ressort de toute doctrine nouvelle offerte à la Nation. » Le savant tribunal, en réalité, ne prononça nul jugement, mais par la voix de Cuvier ne fit qu'une réponse polie, assurément peu compromettante : « ... ce qui peut contribuer à faire connaître parmi nous les travaux de nos voisins, attirera toujours l'attention de cette Compagnie (35) ». Quant à la presse, elle se déchaîna, soulignant à l'envi l'« obscurité », le caractère prétendument « abscons » de la philosophie de Kant ; qualificatifs qui lui sont aujourd'hui encore volontiers associés. Villers, pour sa part, portait précisément au crédit de l'auteur de la *Critique de la raison pure* d'avoir « créé une nouvelle langue qui manquait à la philosophie « et d'avoir » beaucoup enrichi et précisé la sienne (36) ».

« Le ciel étoilé au-dessus de moi, la loi morale en moi »

Il n'est pas possible de présenter ici, fût-ce dans ses grandes lignes, l'interprétation que Villers donna de Kant, car ce dessein supposerait qu'on entreprît de résumer la doctrine kantienne elle-même. Indiquons simplement pour finir le plan de son livre. La préface, du plus grand intérêt, fournit quelques indications biographiques, rapides (nécessairement !) au sujet de Kant, qui « ne s'est jamais éloigné de sa ville natale », présentée comme « capitale du petit pays froid et sablonneux, bordé au nord par la Baltique, et qui porte le titre de royaume de Prusse (37) ». Il examine aussi les réactions suscitées par les premiers travaux, les siens et ceux de quelques autres savants, visant à présenter Kant au public français, pour s'étonner de l'incompréhension dont il faisait l'objet :

« Depuis près de vingt ans, une nouvelle philosophie qui intéresse tout le savoir humain et la moralité, qui occupe, soit pour, soit contre elle, tout ce qu'il y a de savans et d'hommes qui pensent, depuis Koenigsberg jusqu'à Stuttgart, depuis Copenhague jusqu'à Salzbourg, cette philosophie est encore inconnue aux Français, et il ne s'en est pas encore trouvé un seul qui ait entrepris de l'étudier et de la faire connaître à sa patrie ! (38) »

Et Villers de prédire, alors que Kant était toujours de ce monde, que « l'équitable postérité le placera près de Platon, de Descartes et de Leibnitz [*sic*] » (39). Enfin, au fil de cette introduction, Villers esquisse à nouveau

35. Cité par WITTMER (Louis), *op. cit.*, p. 117.

36. VILLERS (Charles de), *Philosophie de Kant ou Principes fondamentaux de la philosophie transcendente* [*sic*]..., Metz : chez Collignon, 1801 (an XI), p. XLIV.

37. *Philosophie de Kant*, p. XI. Nous respectons l'orthographe de l'ouvrage.

38. *Philosophie de Kant*, p. XL.

39. *Philosophie de Kant*, p. XII.

CHARLES DE VILLERS (1765-1815)

un de ces tableaux comparatifs, bien de sa manière, entre la culture française, essentiellement littéraire, et la culture allemande, nourrie de science et de spéculation philosophique, pour regretter le peu de curiosité réciproque :

« On aura peine à croire un jour, en lisant l'histoire littéraire du dix-huitième siècle, que de deux nations éclairées, voisines l'une de l'autre et séparées seulement par un fleuve, l'une ait ignoré avec tant de constance et pendant une vingtaine d'années ce qui se passait chez l'autre (40). »

Dans la *Critique de la raison pure*, Kant, écrit Villers, « enseignait une doctrine nouvelle, et ruinait toutes les métaphysiques qui l'avaient précédée, non pas en les attaquant directement, mais en analysant à fond, et dévoilant la nature de l'entendement et de la raison où se forment tous les systèmes (41) ». Pour faire comprendre en quoi la philosophie de Kant constitue, de fait, une rupture avec la tradition, Villers, dans la première partie de son livre intitulée « Notions préliminaires », brosse un vaste tableau qui mène le lecteur depuis Platon et Aristote jusqu'à la philosophie française du XVIII^e siècle, en passant par la scolastique, Descartes, Leibniz et Wolf, pour ne citer que quelques noms, insistant sur l'insuffisance de l'empirisme et la nécessité de venir à la méthode critique.

En fournir l'exposé, tel est précisément l'objet de la seconde partie, « Doctrine critique », de l'ouvrage de Villers, qui étudie successivement la « doctrine spéculative », objet de la *Critique de la raison pure*, puis la « doctrine morale », dont traite la *Critique de la raison pratique*. La philosophie critique, conclut Charles de Villers, « nous dévoile les plus profonds secrets de l'homme cognitif et actif ; elle nous montre que l'homme porte en lui la législation de l'ordre physique et celle de l'ordre moral, par conséquent tout ce qui lui est nécessaire pour cette vie et pour l'autre (42)... » La si belle formule de Kant ne disait pas autre chose : *le ciel étoilé au-dessus de moi, la loi morale en moi ; der bestirnte Himmel über mir und das moralische Gesetz in mir...* ; « ces deux choses qui remplissent le cœur d'une admiration et d'une vénération toujours nouvelles et toujours croissante à mesure que la réflexion s'y attache et s'y applique (43) ».

40. *Philosophie de Kant*, p. XLVII.

41. *Philosophie de Kant*, p. XIX-XX.

42. *Philosophie de Kant*, p. 406.

43. KANT (Emmanuel), *Critique de la raison pratique*, trad. de François Picavet, introd. de Ferdinand Alquié, Paris : PUF, 1943 ; 7^e éd. 1976, p. 173. Il s'agit des premières lignes de la conclusion.

44. *Philosophie de Kant*, p. 400.

CHARLES DE VILLERS (1765-1815)

Le livre consacré à Kant, par lequel Charles de Villers s'est efforcé de mettre en lumière « une philosophie qui honore le pays et le siècle où elle est née (44) » apparaît comme le témoignage le plus représentatif de la vocation du Lorrain de Boulay, homme des confins, des marches, des bordures, qui sa vie durant s'efforça, non point d'abolir les Pyrénées, mais de franchir, dans un sens, puis dans un autre, le Rhin.